

2^{ème} Prix catégorie collective

Nouvelle écrite par Louisa BOUCHAND, Sarah FOURNIER

- collègue Saint Martin – Benet

Depuis quelques jours, les Allemands étaient partout, à la suite de différents attentats perpétrés par les résistants. La vie était de plus en plus dure. On manquait de tout, on avait peur. On ne sortait que pour aller à l'école et au travail. Ma mère, qui tenait la petite boutique de vêtements au coin de la rue Vaugirard, craignait les Allemands, donc on fermait de plus en plus tôt. Jusqu'au jour où nous vîmes arriver des militaires, ils venaient réquisitionner l'arrière-boutique. Ils arrivèrent en fin de journée, ils étaient quatre et ils m'impressionnaient avec leur uniforme. Parmi eux, un jeune soldat qui ne devait pas avoir plus de vingt ans. Ils entrèrent dans la boutique, nous firent signe de sortir, et s'enfermèrent à double tour. Puis ils ressortirent par la porte de derrière pour aller manger car il était midi passé, alors nous fîmes de même.

Quand le repas fut terminé, ma mère me demanda d'aller chercher, dans la boutique, du fil pour raccommoder l'accroc que ma sœur venait de faire à sa robe, et je lui obéis. En entrant dans le magasin, je vis que la lumière de la réserve était allumée. Les Allemands devaient être là. J'entrepris de chercher du fil de la bonne couleur dans les tiroirs du comptoir, c'est alors que j'entendis une arme se charger derrière moi.

– Que faites-vous là ? Qui êtes-vous ?

Terrifiée je me retournai.

– Je m'appelle Catherine. Catherine Perret. Je suis la fille de la propriétaire, je venais chercher...

– D'accord.

Et le jeune soldat repartit comme il était arrivé. Alors, curieuse, je décidai d'aller voir ce qu'il faisait. J'atteignis la porte de la réserve et l'ouvris. Personne. Où était-il passé ? Soudain, il reparut. Il devait mesurer au moins vingt centimètres de plus que moi, mais bizarrement je n'avais pas peur. Il me laissa passer sans rien dire. Je sortis sans un mot. Il faisait nuit dehors et l'air frais me fit du bien. Mes joues étaient brûlantes. Était-ce la peur ? Une fois à la maison, je donnai le fil à maman et allai me réfugier dans ma chambre.

Les semaines passèrent et les Allemands étaient toujours là. Nous commençons à ne plus avoir à manger car les restrictions étaient de plus en plus lourdes. Le jeune soldat

Conseil général des Jeunes Mandat 2012-2014 / Concours « Regards d'enfants sur la guerre 39/45 »

2^{ème} Prix catégorie collective « C'est la guerre qui nous a réunis » collègue Saint Martin – Benet

qui avait conscience de nos difficultés, nous apportait tantôt un gâteau tantôt des pommes. Par une journée ensoleillée, alors que ma mère voulait tirer les stores de la boutique, elle glissa et tomba. Je sortis, et vis qu'elle avait vraiment mal à la cheville. Il fallait à tout prix que je l'emmène à l'hôpital. Le jeune soldat accourut vers nous. Il se pencha vers ma mère et la prit dans ses bras. Nous prîmes une voiture militaire – il était chauffeur - et partîmes à l'hôpital. Arrivés là-bas, une infirmière et un médecin prirent ma mère en charge. Le jeune homme se dirigea vers la salle d'attente et je le suivis. Nous échangeâmes quelques regards rapides, puis je décidai d'engager la conversation.

- Je vous remercie de m'avoir accompagnée.
- Je me sentais obligé, on m'a appris à ne pas laisser une jeune femme dans la détresse.

A ce moment je remarquai qu'il avait les yeux bleus.

- J'aimerais tellement que quelqu'un prenne soin de ma mère, pendant que je suis en France...
- Depuis la mort de mon père, j'ai toujours peur qu'il arrive malheur à ma mère et que ma sœur et moi devions nous débrouiller toutes seules. Merci monsieur, je ne connais même pas votre nom.
- Je m'appelle Stefan Raurich.
- Comment se fait-il que vous parliez si bien français ?
- J'ai fait mes études à Paris et ma sœur s'est mariée à un français, mais ça c'était avant la guerre.

Le médecin arriva interrompant la discussion. Il me dit que ma mère allait être opérée le lendemain matin et qu'elle passerait donc la nuit à l'hôpital. Je le remerciai, nous décidâmes de partir car il se faisait tard et Nina allait se demander où j'étais passée.

Le lendemain, je pris le bus à l'aube. Nina ne put venir avec moi car elle devait ouvrir la boutique : nous ne pouvions pas nous payer le luxe de la laisser fermer, ne serait-ce qu'une journée... Le médecin me rassura en me disant que l'opération s'était très bien passée et que notre mère serait vite remise sur pieds.

Deux semaines plus tard, alors que j'étais dans le magasin, le jeune soldat entra. Il

demanda des nouvelles de la blessée, je lui appris qu'elle devait rentrer l'après-midi même. Il me proposa, maladroitement, de m'accompagner. Il me dit qu'il comprendrait que je refuse. Mais son aide était la bienvenue, ma mère était faible, et un voyage en bus ou en métro aurait été une épreuve pour elle. Je ravalai ma fierté, et j'acceptai. Un fois devant la maison, je le remerciai, il s'inclina, et la voiture disparut. Je sentais qu'il redoutait de me compromettre...

Nous reprîmes nos habitudes. Les jours défilaient et l'hiver approchait. Je continuais à voir Stefan tous les jours. Il avait toujours une bonne raison pour venir, et ses attentions nous touchaient. C'était un ennemi, certes, mais pour nous, il se montrait généreux et attentionné. Un jour, il entra brutalement, il parla sans même dire bonjour.

– Catherine, il faut que je parte sur le front russe. Peu de soldats y ont survécu, mais c'est mon devoir de protéger mon pays. Le train part dans deux heures. Prenez soin de votre mère et surtout de vous. On se reverra peut-être un jour mais si ce n'est pas le cas, je vous dis adieu.

Alors il me prit la main et la baisa. « Je vous attendrai » pensai-je. Il partit sans se retourner. Les larmes inondèrent mes joues.

– Et voilà ma chérie, c'est comme ça que j'ai connu ton grand-père. Nous nous sommes mariés quatre ans plus tard...